

LE BÉGUINAGE FLAMAND : OÙ L'ESPRIT SE FAIT PIERRE

Pascal Majérus

Une des conditions posées par l'UNESCO pour inclure un site architectural dans la prestigieuse liste du Patrimoine mondial est son caractère exceptionnel. En 1998, lorsque treize des béguinages flamands accèdent à cette distinction patrimoniale, il est évident que nulle part ailleurs ne se retrouve de tels ensembles architecturaux, construits au cœur du Moyen Age pour des femmes à la spiritualité particulière. Mais la mise en exergue de ces superbes enclos risque de faire oublier d'autres institutions béguinales moins prestigieuses, moins bien conservées, non seulement dans le Nord de la Belgique, mais aussi en Wallonie, aux Pays Bas ou dans d'autres régions européennes. Car ni le mouvement béguinal ni le béguinage ne se limite à la Flandre.

Il est vrai que l'image d'Epinal du béguinage véhiculée par le touriste débarquant à Bruges ou à Gand est certainement confortée par les enclos qu'il peut visiter dans ces villes : pittoresques à souhait, ils correspondent à ce que les poètes romantiques nous ont transmis sur ces lieux chargés d'histoire. Georges Rodenbach, l'auteur de *Bruges la Morte*, évoque ces « *Hameau du moyen âge! Jardin des vierges! Enclos gothique qu'on dirait survécu à Memling ou à Quentin Metzys avec ses toits de huiles fanées, couleur de vieilles voiles, ses pignons en forme de mitres, sa pelouse rectiligne et ce ciel flamand par dessus, qui a toujours l'air d'un ciel de tableau* ».

Pourtant, il s'agit là d'une réalité parmi d'autres, qui coïncide avec une période de construction bien précise, à savoir les 17^e et 18^e siècles. L'aspect de ces complexes devait apparaître bien différemment au 13^e siècle, à une époque où excepté les églises et quelques bâtiments fonctionnels, rien n'était bâti en matériaux durables. Bien plus, tous les béguinages n'ont pas l'allure de l'enclos princier de Bruges, qu'ils aient été transformés, partiellement détruits ou tout simplement conçus sur d'autres plans. Car si le béguinage flamand reste la grande originalité architecturale du Nord de l'Europe, le mouvement béguinal, lui, se décline sous bien d'autres facettes.

Le béguinage offre en effet un rare exemple d'ensemble architectural associé à un mouvement religieux, alliant valeurs séculières, spirituelles et conventuelles. L'esprit des béguines a pris chair dans un urbanisme exceptionnel dont la complexité n'est plus à démontrer. Cet article souhaite appréhender globalement la manière dont s'organise dans la pierre ce mode de vie sur le territoire de la Belgique actuelle.

Statut des béguines et des béguinages

Pour saisir la spécificité de ces lieux chargés d'histoire, il faut d'abord cerner l'identité de ses occupantes. La complexité de l'état béguinal n'est plus à démontrer et la nature ambiguë de son statut a troublé plus d'un juriste ou canoniste. Dès l'apparition de ce mode de vie semi-religieux, les clercs ont du mal à les cataloguer. A la fin du 13^e siècle, le maître franciscain Guibert de Tournai ne sait toujours pas comment qualifier ces femmes car « *leur mode de vie est semi-séculier, semi-régulier* ». Tout au long de l'histoire, ces *mulieres religiosae*, êtres "mi-chair, mi-poisson" selon l'expression de Jacques Le Goff, posent problème à ceux qui tentent de les faire rentrer dans une famille religieuse classique. Ne constituant pas un ordre régulier traditionnel qui répondrait à un schéma précis d'organisation, le mouvement béguinal peut sembler à première vue anarchique et complexe.

Les béguines apportent à l'occident chrétien médiéval un élément neuf en ajoutant une troisième voie aux deux modes de vie possibles pour une femme, le cloître ou le mariage. Les premières mentions de ces laïques vivant entre le cloître et le monde remontent au début du 13^e siècle. Des femmes gravitent alors autour d'une église, souvent en marge d'une communauté religieuse mais sans véritable lien ecclésiastique, et y mendent au grand scandale de beaucoup. Combien sont-elles? On l'ignore, mais leur nombre va croissant avec le temps.

Elles refusent de devenir des épouses et veulent travailler de leurs mains. L'historiographie traditionnelle a longtemps présenté les béguines comme des femmes attendant patiemment un éventuel

époux dans leur enclos. L'erreur est grossière, du moins en ce qui concerne le béguinisme originel: le choix de la virginité est librement assumé et le mariage est perçu comme une aliénation. Nombre de ces pionnières choisissent également de vivre la pauvreté absolue, à l'image d'un François d'Assise. Mais ces femmes, mendiante volontaires, choquent plus d'un contemporain, d'autant qu'elles ont des prétentions de théologiens, prêchant et commentant les Ecritures sur les places publiques.

Si la critique de ce nouveau mode de vie est immédiate et parfois violente, ces femmes trouvent aussi des partisans fervents qui deviennent de précieux avocats du béguinisme. Il apparaît très vite que pour perdurer, des concessions devront être faites. Grâce aux conseils éclairés de sympathisants tels que Jacques de Vitry, certaines béguines choisissent de se sédentariser et embrassent une nouvelle manière de réaliser la vie apostolique. Cette adaptation à des impératifs sociétaux voulant juguler le scandale de la mendicité féminine volontaire ou l'incrédulité devant une chasteté librement consentie aura deux conséquences majeures: la première, une explosion du mouvement après la reconnaissance du mouvement en 1230; la seconde, une renonciation par ces femmes de certaines de leurs ambitions, dont l'abandon de la pauvreté absolue pour un mode de vie moins radical. Grâce à ces ajustements, elles réussirent à préserver leur identité de « femmes libres » jusqu'aux confins du 21^e siècle.

Approbaton et institutionnalisation du mouvement

S'il est impossible de dénombrer les béguines après 1230, elles sont toutefois suffisamment nombreuses pour que les autorités ecclésiastiques se penchent sur leurs demandes. L'autorisation orale d'Honorius III en 1216 a certainement donné un coup de fouet au mouvement. La première approbation pontificale écrite, émise par le pape Grégoire IX en 1233, fait entrer les *virgines continentes* de Cambrai et d'Allemagne dans une nouvelle phase l'histoire béguinale: celle de la reconnaissance d'un mouvement jusque là anarchique, qui aura comme conséquence immédiate l'édification de ces grands complexes, les *curtes beguinarum*. La construction d'enclos débute à Louvain vers 1232, suivie par Cambrai et Gand¹. Chaque ville, chaque bourg, voire chaque village va maintenant accueillir un béguinage. Toutes les béguines ne rejoignent cependant pas les enceintes et si certaines continuent à vivre une existence semi-nomade, l'histoire n'en a gardé que peu de traces.

La fin du 17^e correspond à une autre période de prospérité pour les béguinages: jamais les enclos n'ont été aussi remplis. Mais de semi-religieuses, les béguines deviennent des quasi-religieuses. Des hommes pétris d'esprit tridentin, des évêques ou prêtres, entreprennent de transformer ces collectivités laxistes où la discipline n'est plus guère observée en des communautés religieuses dans lesquels le mode de vie se rapproche plus de l'idéal des régulières que de celui de la fille dévote: les sorties sont réglementées, les règlements renforcés pour rappeler les règles monastiques; dans le vocabulaire, on parle dorénavant de "profession", de novices. Les béguines portent des habits noirs et elles ne se distinguent plus des religieuses que par la coiffe. La spiritualité de ces enclos est également transformée suivant les principes de la *Devotio Moderna* et l'importance de la vie intérieure. Ce changement d'orientation spirituelle se traduit aussi par une architecture nouvelle: la plupart des constructions visibles aujourd'hui dans les béguinages datent de cette époque.

Une architecture au service d'un idéal

¹ Les années qui suivent voient la reconnaissance du mouvement béguinal de toutes parts. En 1246, le pape Innocent IV prend les béguines d'Allemagne sous sa protection (dont l'évêché de Liège); des prélats, comme Hugues de Saint-Cher, légat pontifical, associent à la construction d'église béguinale des indulgences (Anvers en 1253, Aerschot en 1254 et Vilvorde en 1254). Des évêques favorisent l'établissement de *curtis beguinarum* dans leur diocèse, comme les évêques de Cambrai Godefroy de Fontaines (1219-1237) et Gui de Laon (1238-1248), ou à Tournai Gautier de Marvis (1219-1252). Lorsque Jacques de Troyes, archidiacre de Liège et instigateur du premier règlement, devient pape sous le nom d'Urbain IV, il n'oublie pas les béguines: trois actes viennent renforcer l'institutionnalisation des enclos. Les pouvoirs civils ne sont pas en reste. Les comtesses de Flandre et de Hainaut, Jeanne (1205-1244) et Marguerite (1244-1278) de Constantinople, fondent quantité de maisons dans leurs possessions; les ducs de Brabant font de même, imités par des seigneurs locaux, comme à Diest.

Cette adaptation aux réalités socio-économiques d'époques particulières se traduit dans la brique et la pierre et le statut singulier de ces semi-religieuses se répercute dans la manière dont les béguinages s'organisent : Chaque lieu abritant des « mulieres religiosae » est un monde à part, avec ses institutions, ses coutumes propres et une histoire bien précise même si les moyens et les buts de ces entités sont similaires. Les communautés rassemblées ne suivent aucune des grandes règles monastiques, mais des règlements, variant d'un béguinage à l'autre sans aucune influence sur les communautés voisines. De la Grande Dame à la portière, de la sacristine à l'infirmière, chacune joue un rôle essentiel dans la survie du béguinage qui constitue une entité autosuffisante en marge de la ville.

Ces institutions préserveront durant toute leur histoire une indépendance relative : des ordres religieux assurent la direction spirituelle de certaines de ces communautés (les cisterciens, et surtout les Franciscains et les Dominicains, ordres nés dans le même idéal de la *Vita apostolica*), mais le rôle des réguliers se cantonne aux affaires de Dieu. Contrairement aux couvents et monastères, les béguinages demeurent sous l'autorité des villes, qui voient d'ailleurs beaucoup plus d'avantages à créer un enclos qu'une maison religieuse classique. En effet, les béguines sont un maillon important dans l'industrie drapière, contribuant ainsi à l'opulence des villes flamandes. Et si l'évêque exerce bien son droit de visite épiscopale, il le fait comme dans n'importe quelle paroisse de son diocèse.

Le béguinage n'est donc pas une institution ecclésiastique, ses habitantes sont des laïques dépendant du magistrat urbain. Elles sont sujettes aux mêmes obligations fiscales que le commun des mortels, à moins d'en être explicitement exemptées. Elles sont juridiquement soumises à deux régimes: elles tombent sous la coupe ecclésiastique pour tout ce qui touche au spirituel et à la discipline d'une part, mais relèvent de l'autorité laïque pour ce qui concerne le temporel de l'autre. A l'intérieur de l'enclos, ces femmes sont souveraines de leurs actes et si elles doivent passer par l'entremise de représentants masculins pour chaque transaction financière, elles jouissent d'une liberté bien plus grande que leurs consœurs religieuses ou épouses.

Des cités de femmes

Loin de vouloir fonder un nouvel ordre religieux, les « femmes religieuses » comme les surnomment les contemporains ont vraisemblablement conçu leur organisation de façon spontanée par rapport à leurs besoins économiques et sociaux du moment. Leurs communautés s'organisent selon des axes novateurs, même si elles tirent leur inspiration de modèles préexistants tels que les différents ordres monastiques, les assemblées dévotes médiévales ou encore les organisations de métiers et corporations en pleine expansion à cette époque. Les structures béguinales sont ainsi calquées sur ces dernières et c'est à elles que Robert de Thourotte se réfère en 1246 pour justifier les statuts qu'il rédige pour les béguines du diocèse de Liège. Le contexte socio-économique qui entoure l'érection de ces ensembles explique en partie cet essor : Il coïncide avec les premiers accords passés entre les villes flamandes pour défendre l'accès des cités à des métiers comme les foulons et tisserands, réfractaires aux réglementations qu'on voulait leur imposer. Il semble qu'une main-d'œuvre féminine soit venue compenser un travail masculin auquel on préfère renoncer en raison de l'agitation sévissant en milieu artisanal.

C'est donc un "blanc manteau de béguinages" qui couvre les régions mosanes et scaldiennes: la majorité des fondations s'opèrent entre 1240 et 1280, et ce mouvement déborde dans l'Europe entière. La condamnation du béguinisme par le Concile de Vienne en 1312 arrête net la propagation de ce mode de vie. S'il disparaîtra de la plupart des régions européennes où il avait essaimé, le mouvement béguinal en ressort beaucoup plus fort et structuré dans les Flandres. Bien plus, c'est parce qu'il s'était organisé de manière exceptionnelle depuis le milieu du siècle précédent qu'il survivra aux condamnations pontificales. L'enceinte du béguinage devient un garant de sa pérennité.

Une architecture complexe

Comment aborder l'architecture de ces enclos ? Ni entité monastique, ni cité interdite, ni institution caritative ou cité ouvrière, les béguinages sont un peu tout ça à la fois. Le béguinage est une ville en miniature, avec ses bâtiments fonctionnels, son hôpital, son administration et sa muraille défensive. Procéder à une typologie systématique valable pour toutes les entités serait voué à l'échec puisque les institutions béguinales sont foncièrement différentes les unes des autres. La problématique semble à première vue trouver une réponse claire dans le cas des grands complexes de Flandre ou de Brabant. Mais il n'en va certainement pas de même pour les maisons regroupant quelques individus. Peut-on encore parler de béguinage dans le cas d'une femme vivant la *Vita apostolica* seule dans sa maison, voire chez ses parents ? Ne devrait-on pas parler de communautés béguinales plutôt que de béguinages ? Spécifier ce qui constitue effectivement un béguinage est aussi délicat que donner une définition péremptoire de l'état semi-religieux.

On pourrait néanmoins tenter de les classer en deux catégories, d'un côté les grands enclos structurés par une enceinte et de l'autre des entités plus restreintes. Cette première classification permet de distinguer deux types d'institutions béguinales et d'en appréhender l'originalité. Ces différences semblent se matérialiser géographiquement : les *curtes beguinarum*, les cours des béguines, se rencontrent principalement dans le nord de la Belgique, alors que le sud est plutôt couvert de petites entités : souvent un bâtiment unique, parfois quelques maisons dépendant d'une paroisse. Gardons néanmoins à l'esprit que cette distinction est arbitraire, puisque des petits convents indépendants sont également construits à Bruges ou à Gand, tandis que l'enclos de Saint-Christophe abrite à Liège le béguinage le plus important de la partie romane du pays.

Les maisons béguinales

Localisées aussi bien à la campagne que dans des villes, elles abritent la plupart du temps moins d'une dizaine de personnes. Ces béguinages s'apparentent davantage aux institutions de la vallée du Rhin. Ces maisons ne sont d'ailleurs pas fondées par de grands seigneurs, mais plutôt par la noblesse ou la bourgeoisie locale. Elles dépendent de la ville ou d'une institution particulière qui y place ses prébendaires. Outre leur taille, l'organisation diffère de celles des grandes entités du Nord, surtout après le 16^e siècle. Ici, pas de murs d'enceinte, pas de bâtiments fonctionnels. A partir de la Contre-Réforme, ces maisons ne sont souvent plus que de simples refuges pour indigentes, installées là par une autorité caritative (on utilise alors l'expression "prendre un béguinage" comme synonyme de retraite). L'âge d'admission y est beaucoup plus élevé puisque les femmes doivent souvent avoir atteint l'âge de cinquante ans avant d'y être admises. Ainsi, le béguinage de Beaumont est décrit en 1611 comme « *basty de pierres et bricques, couvert d'assis, auquel y at onse petites maysonnettes joindantes ensemble, où résident vingt et deux povres femmes vesves, lesquelles sont tenues de dyre chacun vendredy de l'an trois fois Pater Noster et Ave Maria, et le samedy ung chapelet à Nostre-Dame, pour les âmes des trespasés quy ont ordonné l'héritage d'Yceluy* »². Ces maisons conventuelles auront une existence beaucoup plus éphémère et vont très vite se transformer en Maison Dieu.

Les cours de béguines

Souvent de taille importante, ils sont essentiellement localisés dans des centres urbains du Nord et coïncident d'avantage avec une certaine image classique du béguinage. Véritable originalité du mouvement béguinal, l'enclos "flamand" reste unique dans sa conception, mais n'est pas limité à la Flandre : Liège et saint Christophe, voire le béguinage de Paris fondé en 1264 par St Louis, en ont toutes les caractéristiques. Mais c'est dans cette partie de l'Europe qu'ils trouvent leur expression la plus originale. Ces *curtes beguinarum*, ces cours des béguines, sont des ensembles architecturaux particuliers,

² MATTHIEU E., *Besoigné ou description de la ville et du comté de Beaumont rédigé en 1609-1610.*, dans *Annales du Cercle archéologique de Mons*, 1880, XVI, p. 153.

avec bâtiments, maisons individuelles mais aussi des convents communautaires, groupés autour d'une église et insérés dans une enceinte.

On ne s'est peut-être pas assez interrogé sur les influences qui ont donné naissance à ces complexes semi-religieux. Les béguines ont-elles conçu elles-mêmes ce mode de vie particulier ou les enclos sont-ils le résultat d'injonctions extérieures ayant comme objectif d'élever une clôture autour de ces femmes? Une des questions encore aujourd'hui sans réponse est de savoir qui a imaginé, créé et édifié ces béguinages? A première vue, le processus d'institutionnalisation semble toujours venir de l'extérieur: de femmes, comme les comtesses de Flandre, mais surtout d'hommes, seigneurs locaux ou ecclésiastiques. Même si certaines chartes présentent la construction comme répondant aux vœux d'une communauté de béguines, l'histoire n'a retenu aucun nom de *mulieres religiosae* œuvrant à l'érection d'un enclos. Certaines béguines ont-elles dessiné ou contribué à l'élaboration des plans? Rien ne permet de l'affirmer ni de l'exclure. La part propre jouée par ces béguines dans l'édification de ces ensembles reste un mystère.

La construction des grands enclos est liée à l'explosion urbaine du 13^e siècle dont les noyaux les plus dynamiques se trouvent dans le comté de Flandre, le duché de Brabant ou la principauté de Liège. N'oublions pas que le mouvement béguinal est associé à une industrie drapière nécessitant une main d'œuvre importante. Nombre de béguines proviennent d'ailleurs de la campagne et émigrent vers les villes où elles trouvent un appui de la part des autorités locales: en s'insérant dans le processus de fabrication du drap (principalement le cardage et le nopage), elles se rendent indispensables à la croissance économique. Certaines villes doivent même doubler ces institutions pour accueillir un nombre toujours plus important de postulantes: ainsi à Malines, Gand ou Bruxelles sont érigés des « grands » et « petits » béguinages. Il va sans dire que le patrimoine accumulé au cours des siècles sera considérable, prés, bois ou rentes offerts par les fondateurs et autres bienfaiteurs, mais également agrémenté par les legs de béguines elles-mêmes.

L'articulation des béguinages

Si les règlements et statuts reflètent les préoccupations spirituelles des béguines, l'architecture des grands béguinages témoignent de principes organisationnels liés à leur mode de vie semi-religieux. Chacun enclos décline des éléments similaires s'adaptant aux particularités du lieu d'implantation: une série de bâtiments sont agencés, comprenant non seulement les installations domestiques et religieuses, mais aussi des ateliers, des fermes et une infirmerie. Ils traduisent dans la brique ou la pierre les principes fondateurs d'un mode de vie révolutionnaire. Quels sont ces éléments qui constituent un béguinage?

Le plan

Ces grands enclos prennent des formes et des tailles diverses et sont loin de l'homogénéité qu'on aimerait leur attribuer. Ils sont initialement construits proximité d'un cours d'eau en dehors des murs de la ville, là où se trouve de l'espace vierge. Aucune archive, aucun document mis à part les actes de fondations n'éclaire l'historien sur le calendrier des constructions, les choix opérés par les maîtres d'œuvre, les couts, le nombre de maçons employés ou même le temps nécessaire à l'achèvement du chantier. Seule certitude: ces cités de femmes ne se sont pas développées organiquement mais ont été créées d'un seul mouvement, en tant qu'ensemble, à un moment précis en présentant un plan au sol ordonné et régulier. Par la suite, ils se retrouveront intégrés à la ville suite au développement et à l'expansion des cités³. Des ajouts postérieurs rendus nécessaires par le nombre croissant de béguines

³ Quelques béguinages sont édifiés d'emblée intro murs (Dixmude, Courtrai, Alost et Tongres), tandis que d'autres resteront hors de l'enceinte comme celui d'Aarschot ou de Saint-Trond.

complètent le plan initial dans des ensembles concertés, comme le *Soldatenkwartier* à Louvain ou une grande partie du béguinage d'Aarschot. Le cas de Mont-Saint-Amand quant à lui est singulier : le béguinage gantois dans sa totalité fut créé de toutes pièces en 1872, dans un style néo-gothique très régional selon des plans d'Arthur Verhaegen.

Les béguinages sont généralement classifiés selon trois types de plan: dans le premier cas (Bruxelles, Louvain, Gand,...), le principe d'aménagement est similaire à celui de certaines villes nouvelles fondées au Moyen Âge: un complexe régulier et simple de rues parallèles et perpendiculaires tracées au cordeau, délimitant des parcelles rectangulaires. Dans le deuxième cas, les maisons et bâtiments communautaires sont construits autour de l'église, elle-même entourée d'un pré rectangulaire ou triangulaire (Turnhout, Bruges). Il s'agit des béguinages dits de « plaine » ou « préau »; enfin on trouve les béguinages « mixtes »: agencés autour d'une prairie, des maisons se dressent en rangées doubles, pour former une rue, avec l'église au centre (Anvers, Tirlemont). Bien sûr, la géographie du lieu influence le tracé de l'enclos. L'hydrographie est ici très importante, avec la proximité d'une voie navigable, rivière ou canal, l'eau étant essentielle pour le travail du drap, que ce soit l'Escaut à Gand, la Reie à Bruges, ou la Dyle à Diest.

Enceinte

Une enceinte sertit tous ces béguinages, percée par deux ou trois portes d'accès richement décorées et surveillées par des portières. Si les entrées et sorties de ces femmes sont libres, ce rempart n'en constitue pas moins une forme de clôture puisque ces portes sont fermées pour la nuit. Aucune fenêtre ne perce ces murs et les enceintes aveugles interdisent les regards indiscrets, qu'ils soient du dedans comme du dehors... La muraille est présente dès les origines, souvent une simple palissade de bois, et sera encore renforcée à la Contre Réforme.

La fonction de l'enceinte est double, à la fois protection et surveillance. Le cloisonnement apparaît d'ailleurs logique dans une société médiévale où la femme non-mariée est cloîtrée dans un couvent. La plupart du temps érigée en paroisse, le territoire du béguinage est ainsi bien délimité et permet une gestion spirituelle claire et bien délimitée dans l'espace. Par ailleurs, la protection offerte par ces murs ne semble pas un vain mot eu égard aux innombrables exactions de la part de populations dont se font écho les archives : un béguinage comme celui de Saint-Trond sera régulièrement pillé par les habitants jusqu'à la Révolution. La porte monumentale de l'enclos de Bruges, fort simple à l'origine, est embellie de l'actuelle façade classique en 1776 ; on y trouve l'inscription « Sauvegarde », en français, rappelant ainsi la protection princière assurée aux béguines par le Roi de France.

Le portail d'entrée, qui, au Moyen Âge, n'était guère plus qu'un passage sous arche, devient monumental à l'époque baroque, ornée d'un encadrement richement décoré, surmonté d'une niche. Possèdent un portail particulièrement somptueux les béguinages de Gand de Diest, de Turnhout (de 1720, style classique), ou de Lierre.

Pendant la journée, le béguinage est accessible à tous, hommes ou femmes ; les marchands ambulants, les ouvriers, la famille, voire les élèves éduqués dans l'enclos s'y pressent. Mais nul ne peut y séjourner à la nuit tombée et les portes sont invariablement closes au crépuscule. Une béguine portière, rémunérée par la communauté, assure l'ouverture et la fermeture. Malheur à celle qui arrivera en retard : elle se verra remettre un gage à porter le lendemain à la Grande Dame pour solliciter sa punition.

Presbytère

Aucun homme ne peut résider dans l'enceinte après le coucher du soleil, fut-il un ecclésiastique. Pour cette raison, le curé du béguinage et ses assistants éventuels s'installent dans les environs immédiats de l'enclos, résidant dans un presbytère contigu à la porte principale. Le pasteur de la communauté paroissiale est nommé par les fondateurs, le curé de la ville, voire par les béguines elles-mêmes.

Eglise

L'église constitue bien sur le cœur du béguinage et a naturellement été parmi les premiers édifices de l'enclos construits en dur. Nul besoin d'y entrer pour en appréhender l'espace : l'absence d'un chœur proéminent signale d'emblée un espace approprié à une communauté sans chant antiphonique et dont les membres se placent non dans des stalles, comme beaucoup d'ordres conventuels, mais dans la nef. Les églises de l'époque médiévale traduisent un principe de sobriété chère aux béguines avec un petit chœur souvent de plan carré, une longue nef et de larges bas-côtés; les transepts y sont quasi absents. Elles ne possèdent pas de clocher mais un simple clocheton disposé à la toiture de la nef. Toutes des caractéristiques qui les rapprochent des églises rurales si nombreuses en Flandre. Nombre d'entre elles sont devenues paroissiales et disposent donc des attributs de cette charge: un cimetière, parfois des fonts baptismaux. L'organisation du culte et l'entretien du bâtiment sont confiés à une maîtresse particulière, qui dirige aussi la chorale.

Si quelques églises médiévales subsistent (à Louvain, à Diest, à Saint-Trond,...), la grande période de construction des béguinages reste le 17^e siècle, une époque où les goûts de simplicité des origines médiévales sont depuis longtemps oubliés. Plusieurs édifices baroques témoignent ainsi de l'opulence des occupantes de l'enclos. Les béguines investissent dans la construction de temples monumentaux, comme à Malines où elles n'hésitent pas à faire appel en 1630 au bruxellois Jacques Franquart, un des architectes les plus renommés de son temps. D'autres communautés moins aisées doivent se contenter d'adapter les bâtiments existants à la mode du temps, comme l'église du Grand Béguinage de Bruxelles, une construction qui a tout gardé de son architecture gothique primitive malgré une superbe façade baroque.

La plus récente des églises béguinales est celle de Mont-Saint-Amand, dans la banlieue gantoise. Elle a été édifiée en 1872 d'après des plans fournis par Jean-Baptiste Béthune, chantre du néo-gothique en Belgique, sur le modèle l'église du béguinage de Louvain.

La décoration intérieure des églises béguinales traduit l'évolution des goûts et des modes : des peintures murales de Saint-Trond ou de Louvain aux lambris de Diest, en passant par les multiples statues de saints qui y sont vénérés ou les autels baroques, elle témoigne d'une spiritualité béguinale en constante évolution.

La cour

Un espace ouvert se trouve au centre de l'enclos, donnant d'ailleurs le nom à ces « *curtes beginarum* ». Par analogie, il est assimilé au jardin clos du Livre des Cantiques comme l'affirme la dédicace du béguinage de Diest « *Jardin clos : venez dans mon jardin, ma sœur épousée* ». Ces larges prairies autour desquelles s'articulent les bâtiments connaîtront différentes utilisations au cours des âges, allant du cimetière à des pelouses où faire sécher le drap. Sont également distribués autour de ces cours les équipements collectifs, comme le puits ou la pompe. On y trouve aussi quelques oratoires de dévotion et des calvaires, liés à la Dévotion Moderne ou au culte marial. Des grottes de Lourdes y sont construites après 1860, fréquentées par les catholiques de la ville. Des chapelles de pèlerinage incitent aussi les populations voisines à fréquenter les enclos, comme au petit béguinage de Gand où celle dédiée à Sainte-Godelieve, édifiée au 18^e siècle, attire les visiteurs cherchant une protection contre les troubles de la vue et de la gorge.

Les maisons

Malgré l'absence de clôture canonique, les béguines sont tenues de résider dans l'enclos et d'y passer la nuit. Contrairement aux religieuses, elles ne prêtent pas de vœu de pauvreté et restent propriétaires de leur patrimoine. Elles peuvent en conséquence posséder un bien, recevoir des legs ou faire des testaments, même si une partie de leurs avoirs reviendra automatiquement à l'institution. La maison qu'elles occupent constitue certainement un des éléments les plus importants de ce patrimoine

familial, au point que des dynasties de béguines sont créées pour la transmettre de tante à nièce. La construction ou l'achat de maison suivent des coutumes propres, qui seront les leviers de l'essor de ces institutions. Plusieurs choix s'offrent à la postulante : si elle décide d'habiter seule, elle peut soit acheter une maisonnette, soit la louer, voire la faire construire. Dans ce dernier cas, elle dispose d'un *Lijfrecht*, à savoir la possibilité pour la famille de conserver la gestion de la maison construite pendant trois ou quatre générations, en l'attribuant à qui bon lui semble; par après, elle reviendra dans le giron de l'enclos. Mais dans tous les cas, la maison construite, louée ou vendue appartient à la communauté béguinale, les occupantes n'en ayant que l'usufruit.

Si la béguine construit à ses frais, elle devra suivre des règles très strictes allant de la nature de la pierre à utiliser à l'alignement et la taille du jardin. Politique urbaniste avant la lettre, l'enclos doit refléter la paix et la quiétude à l'image d'un genre de vie que l'on souhaite serein. Les vertus principales attribuées aux béguines sont l'humilité et la discrétion, qualités qui doivent se refléter dans le lieu d'habitation. Les maisons sont construites en accord avec cette image. La plupart sont mitoyennes, à deux étages avec des toits en bâtières et blanchies à la chaux. Par leur uniformité, les habitations dénotent la modestie liée au genre de vie de la béguine: petites, les maisons ne cherchent pas à impressionner. Mais si elles apparaissent semblables, elles n'en sont pas moins différentes : les touches personnelles les singularisent, que ce soit par le saint protecteur placé dans une niche au dessus de la porte, l'encadrement de pierre des portes et fenêtres, la dédicace,... Dans certains béguinages, les maisons sont pourvues, côté rue, d'un jardinet bordé d'un mur aveugle. L'ameublement, bien que laissé à la fantaisie de la béguine, suivra les mêmes principes de sobriété, mais la tendance générale à partir de la Contre Réforme est d'assurer un confort optimal à l'occupante.

Chaque béguine est libre par rapport à ses consœurs, celles-ci n'étant liées entre elles par aucune communauté de biens, même s'il existe un patrimoine collectif. Si elles n'ont pas la prétention de la pauvreté, elles doivent normalement être capables de vivre de leur rente ou du travail de leurs mains afin de ne pas être à charge de la communauté. Tissage, broderie, enseignement, œuvres hospitalières, les activités permettant à la béguine d'être autosuffisante seront multiples et vont varier au cours des siècles⁴. Le jardin, à l'avant ou à l'arrière, doit permettre une relative autonomie alimentaire. Ces petites maisons sont donc des lieux de vie, mais aussi de travail avec des espaces prévus à cet effet.

Après les destructions des guerres de religion, la pierre ou la brique remplacent le torchis et le bois, tout en conservant les emplacements originaux des maisons, ce qui explique en grande partie l'allure médiévale des béguinages de Flandre. Elles sont disposées en rangées de murs gouttereaux, à l'image des façades à pignon des villes. Leur style architectural n'est autre que celui du lieu, largement tributaire du gothique. Il est mosan à Tongres et Saint-Trond, brabançon à Louvain, Diest ou Malines, flandrien à Bruges et Ypres, et campinois à Turnhout et Hoogstraten.

Le convent

Les béguines qui ne peuvent pas s'offrir une maison privative se logent dans des immeubles collectifs appelés convents. Dans ces bâtiments, des femmes pauvres partagent un logement grâce à l'appui de bourses ou de fondations pieuses ; elles y vivent dans un esprit communautaire plus proche de la vie du cloître que de celui de leurs consœurs propriétaires: elles travaillent dans une grande salle, prient ensemble dans une chapelle privative et prennent certains repas en commun et en silence. Mais elles disposent de leur propre chambre et d'une plus large autonomie que les religieuses cloîtrées. A noter une curieuse armoire à plusieurs battants, le « schapraai » dans laquelle elles disposent leur batterie de cuisine, leur vaisselle individuelle et leurs provisions et où elles peuvent éventuellement s'isoler pour manger.

⁴ A noter qu'à la différence des communautés régulières, les offices dans les béguinages sont des fonctions rémunérées : de la portière à la sacristine en passant par la Grande Dame, toutes reçoivent une rétribution, en argent ou en nature.

Le convent de Chièvres, au grand béguinage de Louvain, a été fondé en 1561 par la comtesse d'Aarschot et abrite treize béguines ; il est le plus important des dix entités communautaires de l'enclos louvaniste. Au 17^e siècle, cinquante femmes se répartissent dans les quatre convents du béguinage de Diest. Ces édifices s'intègrent dans l'architecture ambiante et offrent un style architectural similaire aux maisonnettes ordinaires. Sans fenêtres vers l'extérieur, la façade est nue et simple si ce n'est une entrée richement ornée de cartouches, niches et pierres de parement.

Les maîtresses de ces convents sont responsables du bon ordre général, du respect des règles et du bon fonctionnement de la communauté. Ces règlements, dont certains ont été prescrits par le fondateur, comprennent des prières ou des exercices religieux en sa mémoire ou de celle de sa famille. A la Contre Réforme, un de ces convents prend de l'importance : le noviciat, où sont accueillies les postulantes pendant une année, alors qu'elles étaient auparavant plutôt formées individuellement dans la maison d'une béguine confirmée.

La maison de la Grande Dame

Les béguines se placent sous la direction d'une supérieure nommée "Grande Dame", élue tantôt pour la vie, tantôt pour une durée limitée. Sa position lui fait une maison de prestige qui est souvent la demeure la plus importante de l'enclos, la « *groothuis* ». Le conseil du béguinage s'y réunit et y sont reçus les mambours de l'enclos, qui gèrent par délégation les biens de la communauté (les femmes n'ayant aucune personnalité juridique). On y conserve les archives et les trésors de la communauté et parfois, comme à Hoogstraten, l'infirmerie y est installée.

L'infirmerie

La béguine malade, indigente ou âgée peut bénéficier de la solidarité de la communauté : elle a l'opportunité de se retirer dans un hospice où elle pourra finir ses jours en toute quiétude. La solidarité entre femmes indépendantes est certainement une des plus grandes originalités de ce mode de vie. Dans les grands béguinages, l'infirmerie est distincte, parfois complétée d'une ferme et d'une brasserie. Des règles précises y sont adoptées. Ainsi, en rejoignant ce lieu, la béguine abandonne son statut pour devenir une « *Kranken* », une malade en dépendance. Elle s'engage à lui léguer ses biens, en tout ou en partie, et elle y sera soignée jusqu'à son décès dans une salle commune avec chapelle, similaire à ce qu'on trouve dans toutes institutions hospitalières médiévales.

Une maîtresse particulière est chargée de la gestion de l'infirmerie ; elle dirige aussi souvent la Table du Saint-Esprit qui vient en aide aux béguines nécessiteuses.

Les bâtiments utilitaires

D'autres bâtiments complètent l'enclos : Pigeonniers, moulin, brasseries, boulangeries et granges. Le plus bel exemple d'installations agricoles se trouve à Saint-Trond, splendide ferme hesbignonne, alors qu'à Tongres la brasserie est contiguë à la rivière. Le manque de terres arables dans les environs immédiats du béguinage sera compensé par l'achat de champs parfois très éloignés de l'enclos. Le Grand béguinage de Bruxelles possède ainsi des terrains distants jusqu'à trente kilomètres de la ville.

Un cas particulier : Mont Saint Amand

Signalons un béguinage particulier, celui de Mont Saint-Amand, dans la banlieue gantoise, construit six cents ans après les autres enclos de la ville. Joyau du néogothique en Belgique, il témoigne de la vitalité du mouvement béguinal au 19^e siècle puisqu'il abrite près de 800 béguines à son inauguration. Il tire son inspiration d'une relecture très partisane du Moyen Age.

Après les tourmentes de la Révolution, le sort des enclos belges dépend de la couleur politique des administrations communales et leur sort se joue au gré des élections : que la majorité sortant des urnes soit catholique et les béguines vivront en paix. Si au contraire, une municipalité anticléricale prend le pouvoir, les enclos connaîtront un climat difficile. Ce sera notamment le cas à Gand, où des confrontations les opposent à la Commission des Hospices libérales. L'administration communale procède ainsi à la vente d'une partie du Grand béguinage, fondé en 1234, entraînant la détérioration de son caractère initial.

La situation semble sans issue lorsqu'un généreux mécène se manifeste. Conseillé par Mgr Bracq, évêque de Gand, le duc Engleberg d'Arenberg propose de construire à ses frais un nouveau béguinage. Déjà propriétaire depuis 1862 du petit béguinage *Ter Hooie*, le duc accepte de financer les travaux sur un terrain de huit hectares dans la commune voisine de Mont-Saint-Amand. La famille ducale, seule propriétaire du béguinage, promet d'y respecter le mode de vie en vigueur et de protéger ses habitantes contre toute nouvelle tentative d'expropriation. Les travaux débutent en 1873, sous la direction de l'architecte Henri Verhaegen d'après les plans du baron Jean-Baptiste Béthune. De style néo-gothique, le nouvel enclos comprend 80 maisons, 14 convents, une "*groothuis*", une infirmerie, une chapelle et une église néogothique.

L'inauguration solennelle a lieu le 29 septembre 1874 en grande pompe. Le transfert des béguines vers Mont-Saint-Amand s'effectuera au moyen de carrosses prêtés par l'aristocratie gantoise: *"Les dames gantoises, à l'occasion de ce départ, ont tenu à donner aux pieuses filles de Sainte-Begge un gage suprême de cordiale sympathie. Elles ont mis leurs équipages à la disposition des Béguines et ont voulu les accompagner elles-mêmes jusqu'à leur nouvelle demeure. Une longue file de près de cent équipages, la plupart en grande livrée, stationnait près du Grand-Béguinage (...). Les plus beaux noms de notre ville étaient représentés dans ce cortège dont la richesse et l'éclat contrastaient avec l'humble simplicité des béguines »*.

Les d'Arenberg étant de nationalité allemande, le béguinage est menacé de saisie en 1918. Par un accord entre les autorités civiles et religieuses de la ville, les béguines vont racheter leur enclos et se muent en A.S.B.L. en 1924. Le nombre des béguines ne va cesser de diminuer. Elles sont encore 130 en 1955, 9 en 1990 et 3 en 1996. La dernière Grande Dame, Josépha Goethals, entre à Mont Saint-Amand en 1934. Elle va enterrer toutes ses consœurs et se retrouvera seule dans cet immense enclos. Elle réussit à préserver le patrimoine en louant systématiquement les bâtiments non-occupés à des associations ou à des personnes privées. Mais après plus de 750 ans de présence des *mulieres religiosae*, la vie béguinale s'est arrêtée à Gand avec sa mort, en 2003.

Conclusion

Traduction physique d'une aventure spirituelle, le béguinage tel qu'il se visite actuellement a réussi à maintenir une unité urbanistique que d'autres quartiers des villes flamandes ont souvent perdue. Il témoigne admirablement de l'architecture domestique de la période moderne. Mais les quelques enclos intacts pointés par l'Unesco illustrent une réalité bien fragmentaire: Nombre de béguinages ont été partiellement démantelés ou transformés depuis la Révolution. D'autres ont disparu complètement : du béguinage de Bruxelles, il ne reste que l'église saint Jean-Baptiste. Certains ont subi des dommages au cours des deux Guerres mondiales : celui de Dixmude, détruit par le conflit, a été reconstruit dans les années 1920, tandis que celui d'Aarschot, bombardé en 1944, n'a été que partiellement restauré en ne conservant que quatre de ses constructions d'origine. D'autres enclos ont depuis longtemps disparu et seule la toponymie rappelle le lien avec le mouvement béguinal.

Pourtant, tous ces béguinages témoignent d'un mode de vie particulier, entre cloître et foyer, dans lequel des femmes se sont réfugiées pour inventer une manière différente d'être chrétienne. Ils ont certainement influencé notre propre manière de penser la ville, comme par exemple dans la création des cités jardins qui se généralisent après la Première guerre. L'image de ces enclos continue d'inspirer aujourd'hui d'autres formes de vie, que ce soit des habitations groupées ou des choix de vie semi

communautaire. Nous avons hérité de ces femmes ce patrimoine séculaire ; à nous de mieux le comprendre pour en apprécier toutes les facettes. Car l'esprit d'indépendance des béguines n'a pas abandonné ces pierres.

Orientation bibliographique

MAJERUS P., *Ces femmes qu'on dit béguines... Guide des béguinages de Belgique. Bibliographie et sources d'archives*, 2 vol., Bruxelles, 1997, 945 p.

Un monde de femmes indépendantes. Les béguinages flamands, du XII^{ème} siècle à nos jours (Guide Luciole pour voyageurs intelligents), Gand, 2003.

SIMONS W., *Cities of Ladies: Beguine Communities in the Medieval Low Countries, 1200-1565*, Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 200.

VAN AERSCHOT S., *Les béguinages de Flandre. Un patrimoine mondial*, Lannoo éd., 2001.

ZIEGLER J.E., *The curtis beguinages in the Southern Low Countries and art patronage: interpretation and historiography*, dans *B.I.H.B.R.*, 1987, LVII, p. 31-70.